

VARIÉTÉS.

Paule et Marie.

Suite.

Là, le curé, M. Lavergne, faisait l'instruction à tous les enfants réunis comme pour protester des différences établies par les parents et les maîtres. Il commençait ses instructions par ces mots : " Mes enfants, vous êtes tous frères ; " il terminait par ceux-ci : " Quand nous serons tous dans la céleste patrie, tous frères ! " Tous dans la céleste patrie ! Il y avait donc un lieu plus beau, plus admirable cent fois que tout ce que Paule avait vu d'admirable et de beau depuis qu'elle était au monde, elle qui passait sa vie dans la contemplation des richesses et des merveilles inimitables de la nature ; derrière ce splendide rideau qui éblouissait Marie, et qui semblait à Paule un voile épais, il y avait donc, en effet, le lieu qu'elle avait rêvé, qu'elle avait deviné dans la splendide obscurité des nuits étoilées, derrière les feux du soleil couchant, dans la fraîcheur matinale et rosée de l'aurore ; tout cela n'était donc qu'un voile obscur ; le calme profond de son âme n'était donc qu'un avant-goût ; les joies éclatantes de son cœur n'étaient donc qu'un frémissement d'impatience !

Le murmure, l'harmonie si émouvante des champs n'était peut-être qu'un soupir ! Toutes ces voix douces et profondes demandaient peut-être comme elle des ailes !

Tout en gardant ses moutons, Paule laissait ces pensées remplir son cœur, et quand Marie venait, elle les lui exprimait dans son langage comme elle pouvait. Mais Marie, qui aurait compris six mois plus tôt, ne comprenait déjà plus, tant Mme Mélanie Hermance faisait bien la classe aux enfants. Mais elle savait lire, compter, additionner, multiplier, soustraire et diviser ; elle ne savait comment faire remarquer à Paule par quel nombre infini de choses une demoiselle est séparée d'une gardeuse de moutons ; et un jour, afin de lui en donner une idée, elle prononça le mot d'analyse logique et lut à haute voix un chapitre de botanique avec une volubilité qui ne lui permit pas à elle-même de saisir le sens des phrases.

Paule fut confondue.

Le jour de la première communion arriva, et Paule passa la nuit dans les larmes. Larmes d'amour, d'admiration, de désir, de crainte ; le mystère de cette union de Dieu avec les créatures et des créatures entre elles par lui transportait son âme. Elle se rendit à Saint-Oran, vêtue d'une grosse robe de laine noire, sous laquelle battait avec force ce cœur dans lequel, tout à l'heure, devait reposer Dieu, et coiffée d'un capuchon doublé de bleu, en l'honneur de cette fête solennelle. Elle rencontra en route M. Hingrèze qui conduisait Marie en voiture, et qui plus enfant, plus simple et plus émue que sa nièce, prit Paule avec lui en lui disant :

— Viens ici, mon petit ange !

Marie, rose, fraîche, souriante, était vêtue de blanc et cachée sous un long voile de blonde. Elle regarda monter Paule près d'elle et ne parla pas, mais réfléchit en elle-même que sa robe allait être froissée par le voisinage de cette enfant, et qu'elle serait sans doute la seule à avoir des souliers de satin. Elle se sentit gré de ne rien témoigner à Paule des inconvénients de son voisinage.

En descendant sur les marches de Saint-Oran, Paule n'y tint plus, et se jeta au cou de Marie. Ses grands yeux noirs, son visage pâle et brun furent comme éclairés d'un sourire sans pareil. Marie se dégagea, honteuse d'une pareille inconvenance, et rougit en se voyant regarder par toutes ses amies de pensive.

Mme Hingrèze assieta à la cérémonie dans une toilette admirable, et le vieux Patouche, caché dans une chapelle obscure.

Le colonel, les bras chargés de gâteaux, attendit au passage les enfants qui sortaient. Paule passa à son tour avec Patouche, son père adoptif, et le colonel lui rendit son dernier massépain.

— D'où venez-vous donc ? dit un officier qui rencontra le colonel revenant de la cérémonie.

— Ne m'en parlez pas, dit celui-ci, c'est insupportable ! Marie a fait aujourd'hui sa première communion, j'ai eu peur qu'elle n'eût faim et j'ai été, comme un nigaud, l'attendre à la porte avec un gâteau ; les enfants, voyez-vous, c'est le diable, et si ma femme ne m'y avait pas forcé. Mais, vous savez, les femmes quand elles ont

quelque chose dans la tête... enfin, c'est une corvée faite. Venez dîner avec nous.

Mme Hingrèze avait invité quelques personnes pour fêter le jour de la première communion de sa nièce et aussi pour faire valoir la toilette que déjà elle avait montrée à l'église, le beau temps qui avait favorisé l'exhibition de sa plus belle robe l'avait mise en belle humeur. Marie aussi ne fut pas fâchée de se montrer un peu, et comme les invités lui firent quelques compliments, elle fit étalage de son petit savoir avec la vanité d'un enfant profondément ignorant. Elle amusa ainsi beaucoup les convives, et se voyant l'objet de l'attention générale, elle redoubla son bavardage, ce qui fit beaucoup rire, notamment Mme Hingrèze, qui ne cessait de répéter :

— Comme elle a de l'esprit ?

Quant à Mme Hingrèze, il s'aperçut pour la première fois combien Mme Mélanie Hermance avait eu d'influence sur sa nièce, et il fut très bourru toute la soirée, et finit par éclater en disant :

— Enfin, enfin, je dis-moi que ce que j'ai toujours détesté ce sont les bas-bleus et les bonnets rouges, lesquels se tiennent plus qu'on ne pense, et que si on voulait m'écouter, on serait Marie gardeuse de moutons plutôt que de la laisser chez ces mijaurées de maîtresses d'école ! Oui, si on voulait m'écouter, on apprendrait que ce sont les sottises de toutes ces pimbèches qui nous rendent si détestables aux pauvres, lesquels nous rendent en haine le mépris que toutes ces sottes créatures leur témoignent. Pour empêcher les crimes des hommes, il faudrait peut-être que les femmes fussent plus simples et moins bêtes ! Voilà... et moins bêtes... morbleu !

— Bien raisonné ! dit Mme Hingrèze sur le ton d'une admiration moqueuse.

Marie vit pour la première fois son oncle en colère et vit aussi pour la première fois le mépris de sa tante. Cet exemple ne fut pas perdu ; elle ne tarda pas à imiter la grosse voix de son oncle et ses gestes furibonds ; elle ne vit que ses ridicules, et fit beaucoup rire à ses dépens.

Paule, en rentrant à la ferme, ôta avec soin son capuchon et sa grosse robe, et se remit aux soins du ménage. Elle allait et venait en silence, regardant de temps à autre du côté de la Ribayre. Il lui semblait que Marie ne pouvait passer ce jour sans la voir ; il lui semblait que, pour la première fois de sa vie, elle aurait pu exprimer quelque chose des sentiments dont son cœur était rempli ; mais Marie ne devait pas paraître.

Le vieux Patouche, gravement assis sur un banc devant la porte, regardait Paule allant et venant. Qui sait si, dans cet homme incapable d'exprimer deux idées, il n'y avait pas un sentiment profond du mystère qui s'était accompli le matin, et s'il ne voyait pas dans cette enfant, à peine couverte de quelques haillons, le mystérieux et éblouissant reflet du visiteur, trois fois saint, qu'elle avait apporté dans sa misérable demeure ? Quand tout ce qui concernait leur pauvre ménage fut terminé, Paule fut se placer près de son père adoptif. Celui-ci se leva, Paule le suivit, et ils marchèrent en silence.

— La nuit sera belle, dit-il, ne sachant que dire à l'enfant, qui lui paraissait imposante.

— Vous dites cela, parce que vous pensez qu'il y aura des étoiles, dit Paule. Moi je pense que la mort sera belle, parce que je crois un jour qui se lèvera en ce moment-là.

Cette pensée de la mort dans une enfant aussi jeune frappa le vieux paysan, et il regarda attentivement l'enfant ; quelque chose qu'il n'aurait pu définir lui gonfla le cœur.

A ce moment le colonel passa, reconduisant Marie à sa pension. Il descendit de voiture devant la ferme pour allumer sa pipe. Patouche prit Paule dans ses bras et la porta jusqu'à la voiture pour qu'elle vit son amie ; mais celle-ci fit mine de dormir. Les succès de la journée ne lui permettaient pas d'embrasser l'enfant déguenillée.

Selon la touchante coutume du Midi, le vieux Patouche leva son chapeau en quittant le colonel et lui dit :

— Bonsoir, monsieur, et votre compagnie.

Le colonel étant seul, fut frappé de ce mot : et votre compagnie ! et comme il s'en étonnait :

— C'est à votre ange, monsieur, que je fais honnêteté aussi bien qu'à vous, lui dit le paysan, car, si je ne le vois point, je sais bien qu'il est là.